

Augustine-Malvina BLANCHECOTTE

Olivier Goldsmith

Paris, Imprimerie Bécut et Pyot

1882

AVANT-PROPOS

Parler de poésie en ce temps de prose effrénée ! parler d'un doux poète amoureux de sa flûte tranquille et d'une pauvre haridelle qui n'a rien à voir au concours hippique ! ah ! madame ! que d'archéologie, êtes-vous donc antédiluvienne ?

Non, chers inconnus de qui je suis si profondément ignorée, je n'ai rien du tout d'excentrique et je suis une contemporaine. La poésie est la chose éternelle : c'est l'actualité de chaque heure et de chaque minute. Vous qui, en toute conscience, vous croyez épris de naturalisme, eh bien, au rebours de M. Jourdain qui, sans le savoir pratiquait la prose, sans le savoir, davantage vous pratiquez vous, la divine, l'impérissable, l'inéluctable poésie !

Pourquoi, ô foule anonyme, vous pressez-vous chaque dimanche aux superbes orchestres des grands concerts ? Pourquoi, dès le premier rayon d'Avril, vous précipitez-vous vers les gares ? Pourquoi battez-vous des mains au récit héroïque d'un beau dévouement, d'un fier sauvetage accompli dans l'angoisse du flot qui gronde, de l'incendie qui monte ? Pourquoi choisissez-vous pour compagne terrestre l'ange aux yeux bleus qui d'une main offre un lys, de l'autre porte une coupe de miel ? Pourquoi couronnez-vous des rosières ? Pourquoi, aux grands mots d'honneur, de patriotisme, de courage, faites-vous si allègrement le sacrifice de votre vie ? Pourquoi enfin rendez-vous à Victor Hugo les honneurs divins du génie ?

Poésie, poésie, poésie !

C'est-à-dire cette chose sublime, essentielle, vitale qui vous met chaque jour au-dessus de vous-même, au-dessus des instincts vulgaires. Avec cet étendard du Bien et du Beau, la poésie n'a qu'à dire, oui, même en ce temps de positivisme : « Qui m'aime me suive, », il y aura derrière elle des multitudes. Ombres de Lamartine, de Béranger, du délicat et poétique Sainte-Beuve, n'en savez-vous point quelque chose ?

Et voilà qu'en ces lignes rapides je n'aurai rien dit d'Olivier Goldsmith : aussi bien, le rare et célèbre écrivain n'a point besoin d'introducteur. Il va dans cette esquisse se présenter suffisamment lui-même. L'Hermit, le Traveller repose avec sérénité en compagnie des rois ; et de ce Poet's Corner de l'abbaye de Westminster son clair regard sourit aux autres et semble dire à tous ses frères :

Ô doux poète errant,
Épris de songerie,
Dans ce monde si grand
Tu n'as point de patrie ;

Mais que te fait d'ailleurs
La gloire ou sa fumée ?

Tu gardes sous les fleurs
Ta flûte bien-aimée.

Paris, ce 1^{er} Mai 1882.

A. M. BLANCHECOTTE.

OLIVIER GOLDSMITH

« An honest man's the noblest work of God ».¹
POPE. Essai sur l'homme.

I

Quelle épigraphe convient mieux à la douce figure de génie que nous allons essayer d'esquisser ?

Olivier Goldsmith, le plus populaire des écrivains anglais au dix-huitième siècle, naquit en Irlande le 10 novembre 1728, dans la solitaire petite ville de Pallasmore, comté de Longford, non loin du cher village de Lissoy que ses souvenirs devaient plus tard si bien célébrer et chanter. Son père, le révérend Charles Goldsmith, partagé jusque-là entre les soins d'une petite ferme et ceux d'une petite cure, devint recteur de la paroisse et se trouva, selon la manière biblique, chef d'une de ces familles patriarcales où s'alliaient si bien, jadis, la simplicité de mœurs la plus pure et l'affection domestique la plus vive. Sa mère, Anne Jones, personne aimable et distinguée, était fille d'un maître d'école et possédait, au même degré que son mari, cette heureuse facilité d'humeur qui s'accommode en souriant de toutes les difficultés de la vie.

Quatre enfants meublaient déjà la demeure quand le jeune Olivier s'avisa de venir au monde. Les charges étaient nombreuses, les ressources très minces, et la naissance d'Olivier ne devait pas ajouter aux aises de la maison. Mais n'est-ce pas ainsi souvent en ménage ? La nature est libérale, la fortune ne l'est pas : vogue la galère, Dieu donne la brise !

Le révérend Charles Goldsmith était par bonheur, avons-nous dit, le plus pacifique des hommes et prenait tranquillement les choses : un peu plus ou un peu moins de gêne ne le déconcertaient guère. Souplesse ou mollesse de caractère, comme on voudra, il acceptait, telles qu'elles se présentaient, les épreuves du sort, se laissant paisiblement couler à terre quand il ne pouvait se maintenir debout. Le futur poète fut acclamé dans l'humble *parsonage* comme s'il eût été l'héritier présomptif et unique d'une couronne.

C'est dans ce milieu sans contrainte, sans récrimination, sans amertume d'aucune sorte, que le petit Olivier ouvrit les yeux à la lumière et se familiarisa dès la première heure avec la dure pauvreté, qui ne lui faisait pas mauvais visage et qui devait être toute la vie sa rude maîtresse d'école, son inséparable et trop fidèle compagne.

Son éducation se fit un peu à l'aventure, à *la fortune du pot*, si cette vulgarité d'expression, de toute justesse ici, peut m'être permise. Une ancienne gouvernante, très attachée à la famille, Elizabeth Delap, qui devint plus tard maîtresse de pension, lui apprit maternellement ses lettres ; et l'école buissonnière, plus que toute autre classe, fut à travers champs le début d'enseignement libre du célèbre écrivain, que rien de prématuré ne distinguait de ses petits ou grands camarades. Il donnait même l'idée, paraît-il, d'un enfant très ordinaire, plutôt lourd et obtus qu'intelligent et remarquable. « C'était une plante qui fleurit tard », disait par la suite Samuël Johnson à Boswell qui, du reste, ne l'aimait guère et se montra jaloux de lui toute sa vie.

¹ Un honnête homme est le plus noble ouvrage de Dieu.

Sa petite figure pâle n'annonçait rien de bien merveilleux, et ce fut pis encore quand la petite vérole, dont il faillit mourir, vint épaissir et marquer ses traits déjà si peu avantageés de la nature : il avait huit ans.

Pauvre Olivier ! qui commençait sitôt son apprentissage de la souffrance ! Il se rétablit, mais demeura défiguré pour le reste de ses jours ; et ce fut à ce moment-là que son père choisit — sans trop de discernement — pour l'envoyer tout de bon à l'école. Sa timidité, déjà excessive, s'en accrut d'autant, et sembla plus tard de la rusticité et de la maussaderie. De la maussaderie ! appliquée à un caractère qui était l'éternelle bonne humeur en personne, la spontanéité s'il en fut, la naïveté poussée jusqu'à l'in vraisemblance ! — Ses petits camarades, impitoyables comme est l'enfance, se moquaient de lui sans merci, et il lui fallut toute la générosité d'un naturel qui ne se fâchait jamais pour supporter ces premières misères, très dures en vérité.

Quoi qu'il en soit, les années passèrent pour lui comme elles passent pour tous ; et, après diverses petites stations préliminaires dans le voisinage, il fut, en 1744, envoyé à titre de boursier au collège de la Trinité, à Dublin. Il savait d'aventure un peu de latin ; mais surtout il savait prodigieusement des contes de fées ; il savait jusqu'au bout des doigts les chères beautés de la campagne : le chant des oiseaux, le murmure des fontaines, la voix des vents dans les arbres, toutes ces divines rumeurs de l'espace lui étaient plus familières que Virgile et Horace ; et, à travers ses songeries dans les bois, il s'était déjà taillé une première flûte amicale qu'il emportait avec lui, et qui devait jouer un grand rôle de consolatrice et d'amie le long de son errante et pittoresque vie.

Sa flûte ! qui de nous pourrait se représenter le futur docteur Goldsmith sans sa flûte, sa chère flûte, sur laquelle se modulaient ses plaintes, tristesses qui devenaient si douces dans sa chanson qu'on les eût prises pour des sérénades qu'il se fût données à lui-même.

Bientôt cette flûte miséricordieuse sera sa bienfaitrice, l'unique et suprême ressource de ses menus plaisirs d'écolier sans tire-lire. Son père est mort, sa mère est criblée de dettes : aucun secours de famille ne peut plus lui être envoyé. Il faut qu'il paie ses dépenses, il faut à présent ne pas mourir de faim. C'est alors qu'il accorde sa flûte inventive et qu'il compose à l'usage des chanteurs des rues de naïves ballades achetées toutes chaudes cinq *shillings* la pièce. Quelle joie le soir et quel battement de cœur de s'en aller, le chapeau sur les yeux, entendre sur les places publiques chanter ses chansons nouvelles et d'assister avec les autres et comme les autres à l'impression qu'elles produisent, saisissant au passage ces fugitives émotions ambulantes ! Le futur *Essayist* trouvait là des motifs d'observation inappréciables. Qui ne s'est quelquefois arrêté à ces concerts en plein vent, mêlé aux passants de rencontre qui, naïvement, s'émeuvent et le laissent voir sans fausse honte ? Ce sont des pauvres qui écoutent des pauvres : commissionnaires, le crochet sur l'épaule, petites ouvrières nez en l'air, bouche béante ; marmitons ornés d'une casserole, enfants barbouillés et émerveillés, balayeurs escortés de chiens maigres qui, eux aussi, dressent l'oreille au lieu de courir. Ce populaire auditoire, aréopage mouvant, intéressait singulièrement Goldsmith, et l'écolier-poète ne manquait pas de grossir d'un *penny* l'escarcelle des artistes, ses candides interprètes. Et il rentrait au collège plein de verve, plein d'ardeur, sous le feu de nouvelles musiques pour ses chansons prochaines.

Pour dire la vérité, ses ressources en cette industrie de ballades étaient plus idéales qu'effectives, et son budget quotidien n'y gagnait pas grand-chose. Jamais Goldsmith ne sut résister à un premier mouvement généreux, et sa nature charitable trouvait toujours les autres plus à plaindre que lui.

C'est dans ces difficiles années de collège, entre la pénurie trop réelle du matin et la recette trop fictive du soir, que notre héros, rentrant une nuit à son gîte, fut accosté par une pauvre femme qu'escortaient cinq enfants affamés. Cette vue lui fendit le cœur. Que faire ? Il ne pouvait pourtant la laisser ainsi. Tout à coup il se frappa le front, une idée lumineuse lui traversait l'esprit ; et, entraînant à sa suite jusqu'à sa porte la bande en haillons, il enleva d'une main preste les couvertures de son lit et les remit victorieusement à la mendicante. Quand, le lendemain matin, un ami vint à l'heure accoutumée le chercher pour déjeuner, celui-ci fut pris d'un rire inextinguible à la vue du

pauvre Goldsmith enfoui dans un duvet profond, d'où sortait seule une étrange tête qui surnageait comme elle pouvait au-dessus de ce bain d'un nouveau genre. Hélas ! l'excellent garçon avait eu froid et n'avait trouvé rien de mieux, pour se tirer d'affaire, que de crever son lit de plume et de s'y engouliner tout entier.

II

Goldsmith, primitivement, avait été destiné à l'Église ; mais la mort soudaine de son père avait apporté des changements notables dans les dispositions de la famille et ajouté à l'hésitation naturelle des uns et des autres. Un oncle débonnaire, *clergyman* distingué, ne doit pas être négligé dans cette biographie intéressante, l'oncle Contarine, maître d'école à ses heures, et nous lui devons une mention affectueuse. En réalité, Goldsmith, malgré le titre de docteur qui lui est resté, ne devait rien être dans la vie, ne pouvant être avec suite que grand écrivain et grand poète. Il étudia pour passer ses examens, il se prépara ou crut se préparer pour devenir médecin, et il obtint en effet le titre de docteur ; mais malgré ce titre pompeux, il devait s'en tenir à la théorie, bienheureusement pour les malades : « n'exercez jamais ! » avaient dit craintivement ses meilleurs amis.

Après une escapade de collègue où sa [lacune] était la principale coupable (il avait donné la nuit à danser à ses camarades), l'écolier, sous le coup d'une disgrâce immanquable, avait pris la fuite, vendant précipitamment ses livres ; et le voici sans feu ni lieu qui erre à l'aventure, avec un misérable *shelling* pour fond de bourse, ça et là dépeçant ses habits et les échangeant contre un morceau de pain, en définitive mourant à peu près de faim, mais toujours de bonne humeur, et se jouant de temps à autre un air pour tromper sa tristesse.

Il racontait plus tard ne pouvoir se rappeler sans délices une poignée de pois crus qu'une servante charitable, accourue sur sa porte, lui avait donnés en pleurant, toute émue de sa douce musique.

Trois jours se passèrent comme un songe terrible, transi de froid, se cachant au soleil et chantant aux étoiles, pauvre oiseau sans nid et sans ailes, mais plein de vie et de rêve, et roulant dans sa tête inspirée un magnifique projet de voyage en Amérique.

L'Amérique ! C'était bien jeune rêver son rêve d'Amérique ! Qui de nous, pauvres que nous sommes, n'a jamais en pensée fait son tour d'Amérique ! C'est tout de suite là qu'on voudrait courir, c'est tout de suite là qu'on va en rêve, s'échappant à soi-même et se cachant des autres à l'heure des grands chagrins solitaires, des intimes et suprêmes désastres qui, quelquefois, écrasent silencieusement une vie !

Goldsmith fit comme tant d'autres : il supporta cette épreuve d'enfant qui lui semblait tragique ; il rentra au bercail et... n'alla pas en Amérique !

III

Avant d'arriver à devenir le célèbre docteur, l'auteur renommé du *Traveller*, du *Village deserted*, du *Vicar of Wakefield*, avant d'arriver à conquérir les illustres amitiés qui consolèrent et fortifièrent sa vie, Goldsmith eut à traverser bien des steppes de misère, à franchir de longs déserts de découragement et de solitude. De tout temps la destinée d'un écrivain fut la même. Avant d'être connu, il faut se faire connaître ; et que de difficultés sur la route, que de dures pierres sous les pas, que d'aridités désolantes avant le sommet prestigieux de la gloire ! Goldsmith essaya de tous les gagne-pain et traversa toutes les conditions. Destiné à l'Église, il étudia la médecine, fut quelque temps précepteur dans une famille, et en définitive ne fut fidèle qu'à sa flûte et à la poésie. La vie était son vrai champ d'observation, et il n'apprenait rien qu'à travers le monde, au fur et à mesure

de ses propres tristesses. Bachelier ès arts, disciple d'Esculape, nous le voyons durant dix-huit mois à Édimbourg, passant impitoyablement ses examens (1749) pour gagner ces degrés divers ; et les ayant conquis, n'ayant pas plus d'avenir, pas plus de carrière ouverte que l'enfant au berceau.

Car ce n'est point une carrière, hélas ! que d'être maître d'études ! Et Goldsmith nous apparaît dans cette humble fonction à Peckham, sous les ordres du directeur et propriétaire de l'établissement, le docteur Milnes. Mais que dis-je ! l'imagination ouvrait pour lui toutes voiles dehors. Un second projet d'Amérique avait couvé dans sa cervelle, ce second voyage encore plus chimérique que le premier. Ce n'est point tout. Épris d'archéologie, Goldsmith ne s'ingénia-t-il pas de vouloir aller en Orient pour déchiffrer les pyramides ? Il n'alla pas si loin ; mais, s'embarquant, croyait-il, pour Paris, il débarqua tout droit en Hollande.

Oui, c'est à Paris qu'il voulait se rendre, et c'est à Leyde qu'il se trouva (avril-mai 1754), et c'est au cours de ce voyage qu'il acheta cette pauvre haridelle *Fiddleback*, qui le ramenait au gîte à la manière de Don Quichotte.

Précisément, comme Goldsmith arrivait à Leyde, venait de mourir en cette ville le fameux baron de Holberg, norvégien de naissance, esprit humoriste et original s'il en fut. Pauvre comme Job, mais enflammé d'une ambition intellectuelle sans bornes, d'une soif de connaissance inexprimable, il avait résolu de parcourir l'univers. Sans argent, après une enfance de grandes privations, sans recommandations d'aucune sorte, sans amis d'aucun rang, déjà venu à Copenhague, il résolut d'entreprendre à pied ce pèlerinage d'un nouveau genre à travers le monde, et exécuta bravement, dans ces conditions, son tour d'Europe. Il marchait tout le jour, et, le soir, pour gagner son logement, doué d'une voix forte et agréable, il chantait sur le seuil des portes qui lui semblaient de mine hospitalière. Cet expédient avait pleinement réussi, et Holberg, devenu illustre et célèbre, s'en flattait encore en mourant.

« *A life begun in contempt and penury and ended in opulence and esteem* » (une vie commencée dans l'abjection et le besoin, et finie dans la considération et l'opulence.)

On pense si un tel exemple enflamma Goldsmith. Ce que le baron de Holberg avait entrepris, il trouvait tout simple de l'entreprendre. Comme lui, ses bagages étaient légers, comme lui, ses ressources étaient minces : sa fortune se bornait à sa maigre flûte ; mais le monde, le vaste monde se déployait devant lui, illimité, imprévu, d'aspects infinis, avec des trésors d'indépendance si chers au cœur d'un poète. Il ne quitta pourtant point Leyde sans envoyer à l'oncle Contarine — ce doux patron de son enfance — une merveilleuse collection de tulipes qui durent singulièrement étonner et réjouir le vieil amateur : le don était royal, et le donateur était si pauvre !

Goldsmith est parti, bien parti cette fois ; nous sommes en février 1755. Il commence par visiter Louvain, Anvers, la Flandre belge ; puis il passe la frontière et traverse la Flandre française. « Là, dit-il malicieusement de lui-même, je parus aux paysans des campagnes assez pauvre pour être joyeux, et je leur servis les airs les plus gais de mon répertoire, ce qui me valut leur table, leur lit et leur amitié. Je ne songe pas sans attendrissement à ces tranquilles soirées de village où je m'acheminais en musique vers ces innocentes chaumières qui s'ouvraient à moi d'un cœur si simple. »

Poursuivant ce même mode de voyage, le ménestrel atteignit Paris, où il s'arrêta quelque peu, et vit le roi des beaux esprits, Voltaire. Il l'admira avec déférence et frayeur : l'un était si naïf, l'autre si habile ! Mais il reprit bientôt sa feuille de route, parcourut la Suisse et pénétra en Italie. Ici, le talent musical de l'errant poète semble avoir été moins apprécié et moins fêté qu'il ne l'avait été à travers les ignorantes campagnes de Belgique et de France. Aussi, laissant reposer sa flûte et prenant sa plume, se mit-il à décrire ses étapes artistiques : Florence, Vérone, Mantoue, Milan, Venise, à ce frère bien-aimé Charles Goldsmith qui recevait toutes ses confidences, et rouvrit-il avec lui une correspondance régulière.

C'est à ce voyage ou plutôt à cette promenade errante, que nous devons un des plus beaux poèmes du temps : *the Traveller*. Goldsmith y dépeint en maître les pays qu'il parcourt, et ses fréquents retours sur lui-même lui inspirent d'admirables pages :

« Béni soit ce lieu où de joyeux hôtes se retirent, se reposant de leur tâche et tisonnant le feu du soir.

Bénie soit cette demeure où l'indigence et la peine réparent leurs forces, et où chaque étranger trouve toute prête une chaise qui l'attend.

Bénies soient ces tables simples et abondantes où toute la famille rustique rit aux innocentes plaisanteries qui jamais ne manquent, soupire attendrie à quelque récit de deuil et de larmes ; et priant de manger l'étranger timide, lui enseigne le luxe de faire le bien. »

Goldsmith est plein de ces lignes exquises où la piété du sentiment domestique s'allie à son amour des champs et compose une douceur de paysage où nous ne trouvons d'équivalent chez nous que la poétique et mélancolique figure de notre Brizeux, ce chantre ému de la Bretagne.

IV

« *All my ambition now is to live !* »

« Et maintenant toute mon ambition est de vivre », écrit, de retour à Londres, le voyageur lassé. Rien que cela ! Et Goldsmith innocemment s'imagine dire une chose toute simple. Tant d'autres, beaucoup plus habiles qu'il ne le sera jamais, n'ont pu résoudre ce problème ! Vivre, c'est-à-dire gagner sa vie, la disputer ou l'imposer aux autres, jouer des coudes dans la mêlée hostile, quand on a des ailes au cœur et que la pensée, s'élançant dans l'espace, brise à chaque instant la chaîne qui la retient :

« Poverty, hopeless poverty was my lot, and melancholy was beginning to make me her own. » La pauvreté, l'inexorable pauvreté, tel était mon lot, et la mélancolie commençait à s'emparer de moi : vous ne pourriez imaginer, mon cher frère, l'état où m'ont réduit huit années de désappointement, de travail et d'angoisse.

Le malheureux garçon n'a plus même à son service la pauvre haridelle Fiddleback, sur laquelle, chevalier errant, il était revenu un jour tout penaud d'une de ses évasions à travers l'espace... Aussi accepte-t-il, tête basse, cœur résigné, la discipline de son esprit étant complète, le laborieux emploi de compilateur chez le libraire Griffiths qui, moyennant un maigre salaire, l'attache pour le dépouillement de ses livres à son officine industrielle, et en fait un véritable homme de peine ; et le voilà, à l'âge de vingt-neuf ans (avril 1757), éditeur de *Montley Review*.

V

« Je ne sache rien qu'une prison », écrivait-il un jour de grande détresse morale, « qui pourrait en ce moment me tirer d'affaire ! » Le destin, hélas ! lui servait à souhait, sous les traits de Griffiths, cette triste extrémité de l'esclavage.

Homme de peine de la pensée ! Service plus dur pour un libre esprit que le métier de commissionnaire. S'atteler à la besogne d'autrui quand on a soi-même son poème à conduire, sa chanson ailée à chanter ; lire forcément chaque jour des in-folios médiocres et forcément chaque jour en rendre compte ; empiler à tant l'heure de la copie, moudre désespérément de la critique, quand la Muse vibrante vous sollicite et que l'imagination vous fait signe !

Voilà ce que, contre un morceau de pain, fût-il bien sec, en échange d'un gîte, fût-il une geôle, Olivier Goldsmith consentit à faire. On peut croire qu'il y eut des chocs, que l'engagement subit des

accrocs, qu'il se produisit des révoltes d'une part, des reproches de l'autre, et que l'association fut bien des fois sur le point de se rompre. La tête dans ses deux mains, la plume jetée à terre, immobile comme un mort, côte à côte avec son chien qui gémissait de tristesse, l'ouvrier littéraire, réfugié dans sa chambre haute, cherchait en vain l'expression rebelle, adjurait en vain la verve absente. En ce sombre atelier des idées, le sommeil, par hasard, pouvait encore venir ; l'inspiration ne venait jamais plus.

Et pourtant, disait alors le pauvre manœuvre, s'efforçant de son mieux à sa tâche, la nécessité de décrire amène l'habitude de penser et produit une sûreté de style que les simples amateurs (Boliday writers), eussent-ils dix fois plus de génie, pourraient difficilement égaler.

Il faut bien le dire : quelle que soit sa livrée d'emprunt, l'originalité d'un maître comme était Olivier Goldsmith perce malgré tous les obstacles ; et dans ces fabriques d'articles, ces ateliers de librairie : Griffiths d'abord, Newbury ensuite, à travers les travaux de commande exécutés pour les Revues, le poète et l'écrivain se faisait jour victorieusement, et de hautes amitiés saluaient sa renommée prochaine.

Nous verrons à côté de ce doux esprit songeur l'esprit dictatorial, autoritaire du grand Johnson ; nous trouverons Burke, le fier tribun, autrefois son petit camarade ; voici Reynolds, figure exquise dans ce groupe d'élite ; Thomas Percy, plus tard évêque, auteur admiré des « Reliques de la Poésie anglaise » ; et, tout de suite, comme un compagnon de tous les instants, comme un frère d'armes dans cette rude bataille du pain quotidien, voici le célèbre Hogarth.

Jamais deux esprits ne furent faits pour s'entendre comme ce délicat écrivain de génie, ce doux poète des choses de l'âme, et ce peintre amer des folies humaines ; et la raison en est toute simple : c'est que tous deux procédaient directement d'eux-mêmes. Sensibles, spontanés, le cœur intarissable, honnêtes comme l'honneur même, candides jusqu'à l'in vraisemblance, droits, naturels et sincères ; l'un s'attendrissait, l'autre se moquait ; l'un avait sa flûte, l'autre sonnait du cor ; et chacun atteignait ensemble le même but : voir clair, voir juste, voir *vrai*...

« Prendre la nature sur le fait », telle était à tous deux leur devise. Griffiths, la mansarde ou le monde, la société ou la solitude, la sottise officielle ou la sottise privée, rien n'enrayait la pensée du poète : « There is only one School », disait le grand caricaturiste, « and that is kept by nature » « Il n'y a qu'une école, disait Hogarth, c'est celle de la nature. »

Âme militante et vaillante, fruste dans sa généreuse véhémence, aimée des petits et des humbles, éprise du cher *home*, poétique et philosophique, vibrante à toute impression du réel et du *vrai*, selon le *vrai* ou grotesque ou sublime, William Hogarth, l'auteur du *Distrest Poet*, distingua bien vite la rare originalité de Goldsmith et se constitua le champion de ce tendre esprit sans défense. Il lisait avidement tout ce qui sortait de sa plume, ne laissait passer — de la première à la dernière ligne, aucun des *Essays* tout de suite remarquables que Goldsmith publiait dans les périodiques d'alors : *The Bee, the British Magazine, the Public Ledger*.

Il surprend un jour son ami dans une situation cruelle voisine du désespoir ; il ne peut payer ce qu'il doit, et décidément son hôtesse, Mistress Fleming, est inexorable.

Mistress Fleming ! Une idée traverse l'esprit du grand peintre : faire le portrait de la tigresse ! et, sur le champ, il apprête son chevalet, il ouvre sa boîte à couleurs, il lisse et relisse ses pinceaux. Arrêtons-nous, de grâce, devant cette perle de bouffonnerie. Mistress Fleming est dans ses plus beaux atours ; on lui a improvisé une estrade, un vrai trône de cérémonie. Sa robe des dimanches s'épanouit sur cette plate-forme galante dans sa majestueuse circonférence. Elle tient avec dignité un éventail, l'éventail aussi des dimanches ! L'artiste le fait couler au bras dodu de la belle, et ses deux mains de ménagère se rejoignent avec importance — comme elles peuvent — sur sa ceinture volumineuse.

Mais c'est la figure qu'il faut considérer, la figure qui est tout un poème : béate, convaincue, figure de propriétaire, coiffée pour la circonstance — ni plus ni moins qu'une dame de la cour — avec un

grain de poudre dans ses rouleaux relevés, un papillon de dentelle tout ouvert au sommet de la tête...

Mais nous avons assez parlé du Goldsmith familial, ignoré ; nous avons assez montré l'auteur du *Vicaire de Wakefield* en pantoufles et en robe de chambre ; parlons maintenant de l'écrivain célèbre. Sa place s'est faite à son insu ; il compte, sans s'en douter, parmi les premiers de son temps ; son nom dès à présent appartient à l'histoire.

VI

L'Angleterre est par excellence le pays des *Essays* qui mûrissent là comme le raisin en France.

Notre littérature journalière s'accommoderait peu de ces publications moralistes qui présentent au public la critique de ses mœurs, la peinture de ses ridicules ; mais chez nos voisins, de fort appétit, ces lectures substantielles n'effraient pas. Pour ne citer que les plus célèbres parmi les périodiques de ce genre : *the Spectator*, *the Rambler*, *the World*, ces sortes de causeries à l'usage du monde intéressaient en leur temps une multitude d'auditeurs, et la plume aimable de Goldsmith se distingua du premier coup dans ces tournois de la pensée. Ses Lettres d'un *Citoyen du monde* sont des chefs-d'œuvre d'observation profonde, de haute et délicate satire. À la manière des *Lettres Persanes*, l'auteur imagine un chinois visitant Londres qui regarde étroitement autour de lui et adresse ses impressions à un ami d'Orient. Causticité, humour, délicatesse, sûreté de coup d'œil dans la tristesse ou l'ironie, ces qualités des maîtres se jouaient — comme à travers un rayon de soleil — dans ces pages toujours relues. Une fiction d'allure légère et malicieuse vous transporte avec tous ses enchantements dans un pays de fées et, soudain, à un détour imprévu, vous vous croyez en compagnie du grave Bunyan, tête à tête avec un chapitre de son *Pèlerin* devant ces titres : *the Nalley of Ignorance*, *the Land of Certainty*, *the Genius of demonstration*, *the Land of Confidence*, *the Ocean of Doubts*, etc., etc.

« Y a-t-il au monde, » disait Johnson, « un homme qui puisse improviser un *Essay* avec la dextérité et l'éloquence, la rare supériorité de Goldsmith ? » On aime à se rappeler cette pensée favorite du *Citoyen du monde* : « Un auteur peut être considéré comme un miséricordieux substitut de la loi : il procède, non en punissant les crimes, mais en les prévenant. »

Les Lettres d'un *Citoyen du monde*, à son ami Fum Hoam, first president of the Ceremonial Academy in China, avaient paru dans le *Public Ledger* et donné la pleine mesure philosophique et humoristique du tendre et fier esprit que nous analysons, maître en l'art d'écrire comme en l'art de penser. Il faut lire dans *The Bee*, pour s'identifier à fond avec sa sensibilité exquise et juste, l'admirable esquisse intitulée : *A City Night piece*, et portant cette épigraphe de Martial : *Ille dolet vere, qui sine teste dolet*.

Le chapitre serait à citer tout entier : « L'horloge vient de sonner deux coups, les lumières s'éteignent, le veilleur de nuit s'endort oubliant d'annoncer l'heure, les pauvres et les heureux également reposent et rien ne veille que la Méditation, la Conscience, le Plaisir et le Désespoir... Mais qui sont ceux-là qui des rues font leur couche, et trouvent un court répit de leur misère à la porte des riches ? Étrangers, vagabonds, orphelins, de condition trop humble pour espérer secours, de détresse trop profonde pour inspirer pitié. Leur misère inspire uniquement l'horreur. Celles-ci, pauvres filles grelottantes, ont connu de plus heureux jours, on les flattait dans leur beauté. Maintenant, elles gisent sur le seuil de leurs séducteurs, implorant en vain ces cœurs insensibles. Pourquoi, pourquoi étant né homme, suis-je condamné à voir des souffrances que je ne puis adoucir ? Pauvres créatures abandonnées, le monde vous jette l'opprobre, et aucun ne vous jette l'aumône ! »

Ne croirait-on pas lire une page du regretté Dickens qui, lui aussi, puisait aux sources vraies ses peintures de la vie, si imprégnées de larmes vives ?

Mais arrivons au plus populaire des ouvrages de Goldsmith : *the Vicar of Wakefield*.

« Je reçus un matin, » dit Johnson, « un message de ce pauvre Goldsmith, me mandant qu'il était dans un grand trouble, qu'il ne pouvait sortir, mais qu'il me suppliait de venir à lui. Je le trouvai dans un état violent, tenu aux arrêts par son hôtesse qui voulait de l'argent. — Quoi ! n'avez-vous donc rien dont on puisse faire monnaie ? — Il chercha et me tendit d'un geste dénégatif un manuscrit dont il n'espérait pas grand'chose.

C'était le *Vicaire de Wakefield*. Je parcourus émerveillé quelques pages, je l'emportai sur-le-champ, le vendis à Francis Newbery et revins avec soixante livres. »

Le *Vicaire de Wakefield*, où la piété filiale de Goldsmith a retracé pour la postérité la touchante figure de son père, est une de ces simples histoires qui ont tout de suite pour complice le cœur humain lui-même, l'entier public du monde. La fable en est légère : l'auteur s'est souvenu, il a regardé autour de soi, et, des couleurs de la vie, il a formé son livre. Le vicaire est un honnête pasteur, père d'une nombreuse famille, de condition étroite, esprit sensé, cœur héroïque, qui traverse sans se décourager les pires épreuves et trouve moyen, en exhortant les siens, d'être un exemple et un appui aux autres.

Il faut voir les portraits dans ce récit domestique, comme ils sont vivants, parlants, naturels et réels ! La femme du vicaire, ménagère et bourgeoise, excelle dans ses confitures et ne tarit pas en récriminations rétrospectives à chaque événement qui survient. Les filles ont de grands airs et se piquent de rivaliser avec les demoiselles du lieu. Le bon vicaire accède à leur désir de se faire peindre par un artiste en tournée. Laissons parler ce chef de la maison :

« Ma femme désira être représentée en Vénus et pria le peintre de ne pas ménager les diamants à son cou et dans ses cheveux. Les deux petits garçons devaient, à ses côtés, imiter deux amours, tandis que moi, en bonnet et en robe, mes livres de controverse sous le bras, j'apparaissais dans la lumière. Olivia s'était habillée en amazone, assise sur un lit de fleurs, un fouet à la main, mais Sophie avait voulu poser en bergère, *avec autant de moutons autour d'elle que le peintre pourrait, pour rien, en faire tenir dans le tableau*. Un de nos voisins trouva cette composition si heureuse qu'il demanda à y figurer aussi, comme un membre de notre famille, sous les traits d'Alexandre le Grand aux pieds d'Olivia. »

Le dieu littéraire de l'Allemagne, le grand Goëthe, aimait à redire dans sa vieillesse l'impression qu'avait faite sur ses vingt ans la lecture de cette charmante œuvre, l'éducation intellectuelle qu'il y avait puisée et la direction décisive qu'en avait dès lors reçue son esprit. « Goldsmith » répétait-il « a été une bénédiction pour moi, à cet âge important où les facultés mentales sont le plus susceptibles d'influences déterminantes. »

En d'autres termes de sa plume pittoresque et rêveuse, amie des légendes, le trouvère d'Écosse Walter Scott exprimait avec enthousiasme la même admiration.

Au reste, qui ne connaît à présent dans toute l'Europe ce pur et ravissant chef-d'œuvre ? Traduit dans toutes les langues, il fait partie du programme des classes. Les enfants l'apprennent par cœur chez nous pour l'étude de l'anglais, comme les écoliers étrangers, pour l'étude du français, apprennent notre *Télémaque*

Pauvre doux Goldsmith, si touchant avec sa figure épaisse, si soucieux et si soigneux des dehors de sa petite personne, saluez en lui un important personnage, s'il vous plaît ! en vérité, selon son expression favorite : *in truth*, il peut désormais se payer de beaux habits et laisser grossir à son gré le mémoire de maître Tilby, son honoré tailleur :

« Je vous prie, M. Goldsmith » ne manquait jamais de lui dire ce praticien de l'aune « n'oubliez pas de donner mon adresse quand on vous fera compliment de votre costume. »

Il commence à compter par lui-même. Ce n'est plus le temps où Johnson, oui, le grave Johnson, si dédaigneux de ces choses mondaines, emprisonné comme à perpétuité dans sa vieille redingote marron, croyait pourtant devoir lui donner des leçons d'étiquette.

« Eh ! M. Johnson, comme vous êtes paré aujourd'hui, fit-on observer au sentencieux docteur le soir de sa première rencontre avec notre poète.

— C'est pour lui donner le bon exemple, répondit-il ; on m'assure que l'honnête garçon copierait jusqu'à mes négligences ».

En toute sincérité, Goldsmith — et il avait ceci de commun avec son ami Hogarth — avait toujours été très recherché dans ses ajustements. Les étoffes voyantes le fascinaient fort, et il n'était pas rare de voir les deux amis revêtus des couleurs de l'arc-en-ciel. On prétend même que ce goût de Goldsmith pour la parure ne fut pas étranger à son éloignement des fonctions de l'Église.

The Traveller, le plus beau poème au dire de tous, qui eût paru depuis Pope, — avait obtenu un succès éclatant. Les grâces sereines de ce vaillant et délicat esprit, les attendrissements de ce brave grand cœur s'étaient épanouis avec délices dans cette épopée familière où il s'était dépeint lui-même — dans un cadre de paysages — avec cette sensibilité pour les autres et cet attachement pour les siens qui ne l'abandonnèrent en aucune circonstance de son errante vie.

Parlons maintenant du fameux club the *Literary Club* dont Reynolds, dit Johnson, fut le Romulus.

Le grand Johnson aimait ces réunions littéraires dont il avait lui-même autrefois, entre amis donné l'initiative et offert le modèle. On se rappelle ce mot sur son jaloux disciple Boswel, lequel, n'ayant d'autres titres à son admission que son fanatisme pour le maître, avait vu son élection sinon repoussée, du moins contestée et discutée.

— « C'est pourtant un bien *clubable* homme, avait riposté Johnson qui voulait le faire accepter et y réussit. — En connaissez-vous un *plus bavard* ?

Goldsmith fut admis d'emblée dans cette académie d'esprits illustres, et ce succès lui parut le plus sûr gage de sa renommée.

La fondation de ce club mémorable remonte à l'an 1764. Les membres originaires furent Reynolds, Johnson, Burke, le docteur Nugent (beau-père de Burke), Bennet Langton, Tophain Beauclerc, Charnier, Hawkins et Goldsmith.

Hawkins, que nous venons de nommer, était aussi parcimonieux et dur à la poche que prétentieux et infatué de lui-même. C'est lui qui, s'abstenant de prendre ses soupers au cercle, désira qu'on lui en fit la différence, s'excusant ainsi de ne point payer sa part de cotisation.

— Eh bien ! accepta-t-on son excuse ? demandait à Johnson le docteur Burney.

— « Oh ! certainement, » répliqua le vieux critique, « aucun homme n'est fâché contre un autre de ce que celui-ci se montre son inférieur. »

VII

Nous n'en finirions pas si nous voulions raconter toutes choses intéressantes sur ce doux poète populaire. La vie de Goldsmith est tellement identifiée à ses œuvres que nous ne saurions parler de l'écrivain sans tracer sa biographie. Et quel monde autour de cette chère figure ! Il faut bien, au passage, mentionner quelques-uns de ces noms célèbres. D'abord le grand Johnson, celui-là qui tient une place si considérable dans l'histoire des lettres anglaises. Sa rencontre avec Olivier Goldsmith remonte à l'année 1761 (31 mai), où Percy amena le vieux censeur souper dans l'humble solitude du poète.

Goldsmith a lui-même dépeint cette pauvre demeure :

« La fenêtre aux vitres raccommodées de papier laissait péniblement filtrer un rayon qui faiblement éclairait son état misérable ; le plancher de terre battue crie sous les pas ; la muraille humide est revêtue de méchantes peintures ; ici, un jeu d'oie s'étale pompeusement aux regards ; là-bas, les quatre Saisons reliées par un cordon de fil, rejoignent le portrait poussé au noir du grand Frédéric. Le matin était froid dans cette solitude vis-à-vis de la grille rouillée d'un foyer sans feu. »

Que de fois le rigide docteur n'eut-il pas à remonter le courage de son jeune ami, à le consoler des attaques dont il pouvait être l'objet !

« Un homme, lui disait-il, dont le métier est de faire parler de lui, doit s'estimer heureux d'être souvent et violemment attaqué. La renommée est comme une raquette. Si le volant n'est lancé que par une seule main et d'un seul côté de la chambre, il tombe à terre. Mais renvoyé par une vive riposte et relancé de l'autre bout il se tient en l'air : il faut donc qu'il soit frappé des deux côtés à la fois. »

Que dire de ce quatuor étincelant : Johnson, Burke, Beauclerk, Garrick, ces inimitables causeurs qui venaient quotidiennement chez Goldsmith lui donner la fête de l'esprit, de l'amitié, de la gaieté franche et sincère ?

Noll (diminutif d'Olivier) disait Garrick, écrivait comme un ange et parlait comme pauvre *Pol* (Polichinelle).

Quant à ce grand humoriste Hogarth, ce fut entre les deux amis une intimité de toutes les heures. Leur première entrevue avait été curieuse ; tous les deux erraient par les rues, celui-là songeant à ses rimes, celui-ci absorbé dans la contemplation d'une rixe d'écoliers qu'il excitait et stimulait, y trouvant une scène amusante pour ses prochaines études de mœurs : l'auteur du mariage à la mode prenait, on le sait, ses satires sur le vif. Je ne fais au courant de la plume qu'indiquer en passant un autre ami du poète, Sir Joshua Reynolds ; nous aurons tant de raisons de revenir à l'illustre peintre.

VIII

On aura une idée approximative des travaux de Goldsmith comme ouvrier littéraire, courageux manœuvre du pain quotidien, par cette énumération sommaire des nombreuses Revues auxquelles il collaborait. Années 1759-1760, Revues hebdomadaires ou mensuelles :

The Royal Magazine, or Gentleman's Monthly Companion ;

The Impartial Review, or Literary Journal ;

The Weekly Magazine, or Gentlemen and Ladies' polite Companion ;

The Ladies' Magazine ;

The Public Magazine ;

The Imperial Magazine ;

The Royal female Magazine ;

The Universal Review ;

The Lady's Museum ;

The Musical Magazine ;

The British Magazine, or Monthly Repository for Gentlemen and Ladies, etc., etc., etc.

Durant les années 1762-1763 Goldsmith fit paraître une histoire d'Angleterre en une série de lettres d'un *Gentleman* à son fils. Cette publication eut un grand succès, et les éditions se multiplièrent. C'est cette histoire d'Angleterre de Goldsmith qui fut ensuite traduite en français par madame Brissot, femme du girondin célèbre.

Ce travail intéressait singulièrement Goldsmith, et il s'y appliquait en conscience. Levé de très bonne heure il étudiait dans Rapin les plans et les cartes, reprenait dans Kennet l'histoire générale

de son pays, et enfin consultait Hume, qui lui inspirait grande confiance. Ayant pris des notes, il allait jusqu'au dîner faire un bout de promenade buissonnière. Le dîner était court et sobre. Le soir il classait ses notes et écrivait avant de se coucher le meilleur chapitre de son histoire.

« Quelque chose que j'écrive, « disait-il, » je me mets dans l'esprit que le public ne sait rien de ce que je vais lui dire et que je ne dois rien négliger pour l'instruire. »

Continuons l'énumération de ce prodigieux labeur du poète.

En mai 1762 parut *The Citizen of the World* ;

En octobre de la même année ce fut *Life of Richard Nash, Esq* ;

En 1764, *The Traveller*.

Ne perdons pas de vue que le traité passé avec Newbury subsistait encore, ce qui signifie bien des travaux de surcroît aussi accablants qu'anonymes. *The Traveller* eut neuf éditions consécutives ; ce qui faisait dire à Johnson que Goldsmith était distinctement un des favoris (*chicken*) de la littérature contemporaine.

Le 27 mars 1766 parut *The Vicar of Wakefield* (vendu 60 guinées) avec ce sous-titre : *un conte supposé écrit par lui-même*. Le succès immédiat du *Vicar* fut tel que, avant la fin de mai, deux éditions étaient déjà épuisées.

En 1768, *The Good natured Man*, avec un prologue de Johnson, fut représenté à Covent Garden.

Ce *Good natured Man* rapporta 500 livres. Quelle aubaine ! Aussi, ne pouvant contenir sa passion d'enfant, quel luxe d'appartement ne se paya pas l'honnête homme et quels éclatants costumes ! *Trian bloom satin grain, lined with silk, and furnished with*, « boutons d'or. »

En mai 1770 parut *The deserted village*.

En 1771, *The haunch of Venison, a poetical epistle to Lord Clare Threnod* (cette comédie ne fut représentée qu'après sa mort).

Le 15 mars 1773 parut : *She stoops to conquer, or The Mistakes of a Night*, comédie représentée par Colman et dédiée à Samuel Johnson en ces termes :

« En inscrivant votre nom sur cette œuvre éphémère, c'est bien moins un compliment que je vous fais qu'une gloire que je me donne à moi-même. Je considère comme un grand honneur d'informer le public de cette précieuse intimité avec vous. Cela n'intéresse-t-il pas l'humanité tout entière d'apprendre ainsi combien le plus grand esprit peut s'allier chez vous à la sensibilité la plus rare ? »

L'immense succès de cette comédie provoqua contre l'auteur les diatribes les plus violentes : le pauvre Goldsmith exaspéré se rendit comme un fou chez son éditeur et y joua solidement de la canne.

Il raconte au reste son anxiété pleine d'angoisse durant la première représentation de ses pièces :

« Durant tout ce temps, « disait-il, » je souffrais d'horribles tortures, et, si j'avais mis le moindre morceau dans ma bouche, je crois véritablement que je me serais étranglé sur l'heure, à tel point j'étais et me sentais malade ; mais je me donnais encore plus de mouvement que de coutume pour couvrir tout ce bruit intérieur, et jamais mes amis ne s'aperçurent que je ne mangeais point et ne purent deviner la tempête de mon cœur : mais quand tous étaient partis, à l'exception du cher Johnson ici présent, alors j'éclatais en sanglots, jurant bien que l'on ne me reprendrait plus à écrire encore. »

J'ai peut-être, dans cette nomenclature pourtant si longue, commis des omissions nombreuses ; mais j'aurai occasion de revenir sur tant d'œuvres toujours neuves et charmantes. Et, au fait je n'ai pas signalé *The Hermit*, une vraie perle, imprimé la première fois avec ce sous-titre :

Edwin and Angelina, ballade par M. Goldsmith, (composée pour l'amusement de la comtesse de Northumberland).

IX

Après une telle lutte quotidienne, un tel *Struggle for life* sans paix ni trêve, ne sera-t-il point permis à Goldsmith d'être heureux une heure, de se donner quelque vacance, de respirer en dehors de ce qu'il appelait lui-même *all this toil for the muse of hackwork* ? (mercenaire d'industrie).

Le 22 décembre 1769, il avait été, dit le *Public advertiser*, appointé professeur d'histoire. Dès son *Traveller* (il avait 36 ans alors), Goldsmith émergeait entièrement de l'ombre ; sûr de son œuvre, il cessait d'être un simple *Essayist*, compilateur anonyme et *reporter* quelconque ; il s'élevait à la dignité des maîtres ; n'avait-il pas droit, je le répète, à quelque répit bien gagné ?

Faisons halte pour lui et parlons de l'humble retraite nommée dans ses livres le *Paradis du cordonnier*.

Le *Paradis du cordonnier* ! Voit-on, d'ici, ce paradis terrestre du poète, les jours de paix qu'il vient y vivre, ses *shoemakers holidays*, dit-il dans ses lettres de ce temps-là ?

Goldsmith avait donc loué (1768-1769) un champêtre cottage, jolie ferme bourgeoise près de Kenton, appartenant à un riche cordonnier de Piccadilly, qui avait embelli ce petit domaine de jets d'eau, de jardins coquets, de statues charmantes : de là ce nom de *Paradis du cordonnier*.

La maison garde encore le souvenir de ce séjour lointain du poète ; la tradition rapporte comment Goldsmith distrait et songeur errait çà et là, vaguant de sa chambre dans les cuisines selon ses accès d'étude ou de rêverie ; comment le salon façonné à sa fantaisie prenait un air de fête pour recevoir les visiteurs illustres : Reynolds, Johnson, W. Chambers, qui amenait sa bande d'enfants joyeux ; comment Goldsmith revint un soir de promenade sans ses souliers qu'il avait perdus dans un trou ; et comment enfin, ayant la mauvaise habitude de lire dans son lit, il lançait pour éteindre la chandelle sa pantoufle contre le chandelier...

C'est durant cette période tranquille, variée de promenades agrestes au hasard de ses pas solitaires que Goldsmith, le long des sentiers verts, écrivit son *Deserted Village* et peignit ces belles scènes rurales reposées et si douces : paysages harmonieux qui tempéraient pour ses vers l'aspect plus rude et plus sauvage des campagnes du cher Lissoy.

Qui de nous, pauvres songeurs engloutis dans la foule sceptique, n'a fait ce rêve irréalisable d'un *Paradis du cordonnier* ?

Un paradis de paix, de douceur, de silence
Où dans l'ombre des bois on mène sa souffrance ;
Où l'on ose pleurer sans se cacher les yeux,
Et le cœur grand ouvert respirer à pleins cieux !

X

Il pourra sembler étrange que nous rappelions tant d'œuvres célèbres sans en analyser critiquement aucune. La critique n'est point notre affaire.

Nous sommes de ceux, nous, qui voyons, qui sentons, qui peignons — s'il se peut — selon nos impressions directes ; nous ne savons et ne pouvons faire autre chose.

Et d'ailleurs l'œuvre de Goldsmith est si complexe et si considérable qu'il faudrait pour analyser tous ses livres écrire soi-même plusieurs volumes. Nous y reviendrons un jour par des citations soigneusement choisies. Un poète ne se juge pas, il se prouve.

Et puis, ce qui nous intéresse dans une figure n'est point seulement l'œuvre extérieure, visible à tous. C'est la physionomie intime, c'est la personnalité d'un auteur que nous aimons à dégager. Cette étude sur Goldsmith n'est donc qu'une rapide biographie de Goldsmith.

Des quelques traits familiers esquissés au courant de la plume, on a pu se faire du célèbre poète une idée véritable : bon, naïf, sincère, très gai, généreux, sensible, imprévu, crédule, caustique et humoristique, c'étaient les mille facettes qui déconcertent toujours le vulgaire, enclin à ne vouloir jamais voir qu'un seul côté des choses, mais qui marquent bien la nature du poète, vibrante à toutes les impressions, frissonnante à toutes les brises, rayonnante à toutes les lumières.

La simplicité de Goldsmith ! *In wit a man, in simplicity a child.*¹ Il n'aimait point qu'on l'appelât *Goldy*, comme le faisait familièrement Johnson qui, au reste, était, lui, appelé *Holophernes*, ce qui ne le fâchait nullement, au contraire : « Car, « disait-il, » je vous demande un peu quel tort cela peut faire à un homme, à sa bourse, à son caractère et à sa réputation d'être comme moi appelé *Holophernes* ? »

Veut-on un exemple de la bonne humeur de Goldsmith, même en des sujets graves ? qu'on lise cette épitaphe sur un de ses anciens condisciples Ned Purdon, écrivain à *la journée* qui « jeûnait » plutôt qu'il ne vivait par sa plume.

« *Here lies poor Ned Purdon from misery freed
Who long was a booksellers' back ;
He led such a damnable life in this world
I don't think he'll wish to come back. »*

« Ci-gît le pauvre Ned Purdon libéré de sa misère,
Qui fut longtemps la bourrique d'un libraire ;
Il mena une telle vie de damné en ce monde
Que je ne pense pas qu'il souhaite d'y revenir encore. »

Comment — toute révérence gardée — ne pas penser ici à cette fin d'épigramme sur un chien enragé :

« *The man recover'd of the bite,
The dog it was that died. »*

« L'homme se guérit de sa blessure ;
ce fut le chien qui mourut. »

Sa charité ! N'est-ce point Goldsmith, le joueur des joueurs, qui laissait une partie de whist pour courir à une pauvre femme qu'il entendait mendier dans la rue ? N'est-ce pas lui encore qui, ayant donné une demi-couronne (tout son avoir) se repentait de n'avoir point donné l'autre moitié ?

Sa facilité d'humeur était proverbiale, et la glace était vite rompue avec lui. Ainsi, quand Goldsmith entrait dans une chambre, vous le regardiez, le voyant pour la première fois, avec timidité et respect, à cause de sa notoriété si grande ; mais avant qu'il eût quitté cette même chambre, vous pouviez déjà lui grimper sur le dos. « Bien ! bien ! » disait-il à sa railleuse amie, la belle Mary Horneck, *the Jessamine Bride*, « laissez-moi un peu faire le fou ! »

Aussi, que d'amis dans l'étroite demeure ! Nous en avons déjà nommé quelques-uns, nous ne craignons pas de nous répéter.

Une de ses plus grandes amitiés fut sa grande liaison avec Smollett, le célèbre humoriste, auteur des *Aventures de Roderick Random*. Il serait impossible d'imaginer un plus puissant contraste que celui de ces deux natures : ce doux, crédule, simple de cœur et facile Irlandais ; ce hardi, âpre, amer, sombre et irascible Écossais. Johnson le bourru, l'atrabilaire, communément appelé l'ours, faisait

¹ Pope.

patte de velours avec Goldsmith : celui-ci ne cessait de vanter sa vive bienveillance, sa vraie munificence de cœur : « il n'a de l'ours que la peau », disait-il. L'homme était aussi indulgent que l'écrivain était implacable : « Il est inutile de discuter avec Johnson, » disait à ce sujet Goldsmith, « car si son pistolet manque son coup, il vous frappe avec la crosse. »

Il y aurait toute une causerie à faire sur l'illustre Garrick, autre habitué de la maison, bien que Goldsmith n'eût peut-être qu'à se louer médiocrement de lui au théâtre ; mais, je le répète, nous n'en finirions pas si nous insistions comme il conviendrait sur ces grandes figures du passé.

Sir Joshua Reynolds fit du poète un portrait admirable lors du succès du *Traveller*. Goldsmith avait à ce moment-là trente-six ans, et sa figure était en montre à toutes les vitrines. Un joli mot de Miss Reynolds, sœur du grand peintre et grand peintre elle-même, nous revient à ce propos en mémoire. « Ah ! dit-elle, écoutant un passage du *Traveller* que lisait à haute voix Johnson, « je ne pourrai plus jamais trouver Goldsmith laid. »

Il est vrai que Johnson mettait beaucoup d'expression dans cette lecture, car, disait-il, « il n'y eut jamais un si beau poème depuis Pope. »

Nous ne pouvons résister ici au plaisir de tracer le portrait d'un de ces amis contemporains de Goldsmith, sir Bennet Langton, écrivain d'une rare éloquence : ses manières affables lui conciliaient tout le monde, même ceux de qui il différait le plus. Il savait écouter mieux encore que parler. Aucune figure au Cercle (*Club Literary*) n'était plus sympathique et plus attirante que la sienne, ne savait mieux entrer dans l'âme et la pensée des autres. Grand de six pieds six pouces, maigre comme don Quichotte, ne marchant qu'en grandes enjambées, il s'arrêtait à chaque pas, sortait de sa poche une étroite et longue tabatière d'or, prisait avec recueillement, et, lorsqu'il commençait à dire quelque chose, il avait une manière de s'asseoir, une jambe appliquée sur l'autre et ses mains jointes sur son genou, comme s'il craignait toujours d'occuper trop de place ; ainsi que disait George Sand de Lamartine : il prenait un air *impalpable*.

XI

Il faut bien parler maintenant de la fin si proche : en général, les pauvres poètes meurent jeunes, « eux qui ont enseigné en chantant ce qu'ils ont appris en souffrant ». Ce n'est point dans son cher *Paradis du cordonnier* que Goldsmith, pris de fièvre nerveuse, va trouver le repos et s'éteindre. Non, c'est dans sa chambre de « Brick Court », accablé, solitaire, rongé de soucis et de dettes, toujours de bonne humeur cependant, jovial même par éclairs et par intervalles.

Trois semaines se passent, les amis sont à la campagne, l'état devient grave et désespéré. « Votre pouls n'est pas bon, sir, » lui dit le docteur Turton, « et marque un plus grand désordre qu'il ne devrait. Votre esprit est-il à l'aise ? »

— Non, dit tranquillement Goldsmith, mon esprit n'est pas à l'aise.

Ce furent ses dernières paroles. C'était une nuit de dimanche, la nuit du 3 avril 1774. Jusqu'à minuit, sa respiration était restée régulière et facile ; mais vers trois heures du matin, d'affreuses convulsions le saisirent ; il fut pris d'une angoisse cruelle et expira dans de violentes douleurs ; il était quatre heures moins un quart : Olivier Goldsmith avait vécu. Ainsi mourut-il le lundi 4 avril 1774, âgé de quarante-cinq ans et cinq mois.

Quand Burke apprit cette mort si prompte, il éclata en sanglots ; Reynolds laissa échapper sa palette et s'enfuit de son atelier, ce qui de la vie ne lui était jamais arrivé. Johnson, absent, fut comme foudroyé ; il sentit se briser son cœur. Son désespoir déborde dans toutes ses lettres : « Le pauvre cher Goldsmith est mort, mort de chagrin plus que de fièvre... le plus doux et le plus généreux de tous... Mon cœur a reçu un coup... Ne nous rappelons pas ses faiblesses, c'était un très grand homme. »

Le voilà silencieux et tranquille ; il repose dans ce calme et profond sommeil si anxieusement et si inutilement cherché ici-bas. Que la paix du ciel soit avec lui ! Dès que la nouvelle se fut répandue, l'escalier de la pauvre maison déborda d'une foule éplorée. C'était son innombrable clientèle : misérables créatures sans pain et sans toit, sans autre ami sur la terre que lui seul, lui tout seul ; vagabonds de partout, parias rejetés et flétris de la grande cité maudite, à qui il n'avait jamais oublié de venir en aide. La charmante Mary Horneck, cette jolie « Jessamine Bride¹ » de son cœur, vint avec sa sœur aînée s'agenouiller sur son cercueil ; et, à la prière de la pauvre fille, on rouvrit la bière toute fraîche pour prendre une mèche de cheveux.

XII

L'humble poète sans un toit (houseless) dans la vie, repose maintenant sous les dalles glorieuses de l'abbaye de Westminster, dans ce coin illustre des poètes, reconnus rois du monde quand ils sont morts.

C'est Johnson qui lui mit la dernière couronne et composa pour lui cette épitaphe latine :

*Nullum fere scribendi genus, non tetigit ;
nullum quod tetigit non ornavit.*

Bien d'autres éloges furent prononcés autour de cette tombe regrettée : on eût dit un concours de larmes. Nous ne citons qu'une de ces nombreuses épitaphes, non que ce soit la meilleure, mais parce qu'elle nous semble résumer plus expressément que toutes les autres, les divers titres du poète à l'admiration de ses contemporains.

Nous traduisons tout de suite :

« Ici repose, libre des soucis du monde et des travaux de sa pensée,
Un poète qui trouvera difficilement son pareil ;
Qui, bien que formé en un siècle où la corruption venait d'en haut,
Où la folie seule s'associait à la folie, alors que le génie s'accommodait trop aisément du trafic de la plume,
(Ne tenant de mérite que par l'argent qu'il rapportait),
S'éleva au-dessus de cette corruption et de cette bassesse ;
Et, en dépit de la pauvreté meurtrière, osa penser tout haut et par lui-même ;
N'accepta aucune servitude de conscience, laissa aux Muses leurs ailes toutes grandes ;
Il écrivit de son cœur au cœur du genre humain tout entier ;
Et sa chanson était si pénétrante et si douce, qu'il liait et s'attachait toutes les âmes.
Les amants — c'était à eux de le juger, car « l'ermite » était fait pour eux — le tenaient pour leur protecteur et leur ami ;
L'homme d'État, au milieu des débats en feu de la politique, savourait le charme reposant de sa lyre ;
Le moraliste aussi appréciait ses ouvrages ;
Car ses *Essays* adoucissaient les mœurs du temps ;
Le critique lui-même, tout cuirassé de sa grammaire,
Qui jugeait à la loupe la justesse de ses descriptions,
Jetait au loin son pédantisme, gagné par son art merveilleux ;

¹ La jolie « Jessamine Bride », cette idéale fiancée qui inspira des vers si tendres, devint la charmante mistress Gwyn, femme du général Gwyn et, devenue veuve, resta toujours fidèle à la pieuse mémoire de son ami de jeunesse. Elle mourut encore belle, toujours aimable et gracieuse, en l'année 1840, âgée de près de quatre-vingt-huit ans.

Et ses yeux, fascinés par la douce lecture, confessaient hautement ce qu'il ressentait dans son cœur. »

M. BLANCHECOTTE.